

—Prends garde, ami ! Voilà une plaisanterie qui demain fera guillotiner ou noyer la moitié de la ville.

—J'ai eu tort, répondit Kléber. Que veux-tu ? C'est plus fort que moi. Quand je me trouve en face de ces plats gueux, et du regard il désignait Turreau qui pérorait avec animation dans un groupe de sans-culottes, je ne puis résister à la tentation de leur témoigner mon mépris.

—Contiens-toi, du moins, devant celui-ci, reprit Marceau. Kleber regarda et aperçut Carrier debout dans la chaire. Un profond sentiment de dégoût se peignit sur le visage du loyal soldat.

—Ainsi ce lâche va nous complimenter, murmura-t-il avec dédain. Lui qui, à la bataille de Cholet, au plus fort de la mêlée, a tourné bride en criant : " Sauve qui peut ! " comme a fait plus tard son ami Léchelle sous les murs de Laval. C'est pitoyable !

—Laisse-le dire, et ne l'écoute pas, répliqua le sage Marceau. Abstiens-toi surtout de l'interrompre, si tu peux.

Forcé par sa position d'adresser en style dithyrambique un éloge aux héros du jour, Carrier, qui les haïssait, était en proie à une sourde irritation, ajoutait encore à l'expression féroce de sa sombre figure.

—Il me fait l'effet d'un tigre à qui on ferait boire une bava-rose, ajouta Kléber emporté par son esprit railleur.

Marceau poussa du coude son ironique ami, et l'invita à écouter.

Carrier commença son discours par un exorde emphatique, solennellement bourré de tous les lieux communs de la rhétorique contemporaine. Les grands mots d'humanité, de liberté, de vertu, d'indépendance, de patriotisme, arrivaient à poste fixe, et défilaient avec la même régularité que ces bonshommes de bois qui, à midi précis, viennent donner leur coup de marteau sur le timbre des vieilles horloges. Les auditeurs applaudissaient à tout rompre, les uns par enthousiasmes, les autres par courtoisie. Kleber bâillait. Entraîné alors dans le vif de son sujet, l'orateur peignit en termes moins convenus et suffisamment éloquents les résultats inespérés de la bataille de Savenay : l'armée vendéenne anéantie, les factions découragées, la sécurité rendue aux bons citoyens, l'abondance renaissant dans les campagnes, et le surcroît de puissance que la pacification de l'intérieur allait porter à la république, en lui permettant de diriger contre l'ennemi des frontières d'admirables bataillons aguerris par cent combats.

—Telles sont, s'écria-t-il en s'échauffant de plus en plus, les infaillibles conséquences de la grande victoire qui vont d'être remportées... Mais que les habits brodés ne l'oublient pas, ajouta-t-il en lançant du côté de Kléber et de Marceau un regard empreint d'une jalousie venimeuse, la victoire est essentiellement démocratique ; si les chefs y contribuent par leurs douteuses combinaisons, souvent rectifiées par le hasard, c'est surtout à l'héroïsme des soldats, ces sans-culottes du drapeau, qu'il faut en reporter la gloire. À la rigueur, sans généraux, des soldats pourraient vaincre ; il n'y a pas d'exemple que des généraux aient vaincu sans soldats.

—Parbleu ! dit Kléber en riant avec une joyeuse bonhomie.

—Le vil coquin ! murmura Marceau, qui saisissait mieux que son brave collègue l'intention cachée sous cette apparente absurdité.

—C'est donc à nos intrépides soldats, continua Carrier, que s'adresse aujourd'hui cette ovation patriotique, et je somme les généraux ici présents de transmettre fidèlement à ces modestes héros l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance. Qu'ils n'oublient pas non plus que César est mort pour avoir affecté de se couvrir des insignes de la tyrannie ! Et s'ils ne veulent pas, comme lui, s'exposer à l'indignation des hommes libres, qu'ils se hâtent de fixer à la hampe de nos glorieux drapeaux ces couronnes civiques, que nous n'avons pas tressées pour leurs fronts !

Kléber, prenant au sérieux cette figure de rhétorique, s'imagina que, dans un moment de distraction, il s'était coiffé de sa couronne ; il porta vivement la main à sa tête et n'y recon-

tra que sa crinière de lion. Il se souvint alors que, ennuyé de tenir à la main l'insigne de la tyrannie, il l'avait plié en quatre et glissé dans sa poche.

—Où veut donc en venir cet animal-là ? demanda-t-il à Marceau.

—Souviens-toi, répondit celui-ci, des généraux accusés de trahison et guillotins : de Custine, de Biron, de Quétineau et de tant d'autres.

—Si c'est de ma tête que cet enragé a envie, je la lui ferai payer cher, il peut y compter.

Après avoir savouré les applaudissements des sans-culottes, Carrier se disposait à entamer la péroraison de sa harangue, quand une détonation prolongée, semblable au roulement d'un feu de bataillon, ébranla les vitraux de la vieille cathédrale. Un frisson de terreur couvrit dans toute l'assemblée. En moins d'une minute, les bruits les plus sinistres circulèrent de banc en banc ; les uns parlaient d'une révolte dans les prisons ; d'autres, plus légionnaires et plus poltrons, supposaient que les débris de l'armée royale, subitement ralliés, avaient envahi la ville et la mettaient à feu et à sang.

Sylla, après son entrée victorieuse à Rome, haranguait aussi le Sénat, lorsque des cris d'agonie firent pâlir les Pères conscrits sur leur sièges. " Rassurez-vous, leur dit le dictateur sans s'émouvoir, ce sont quelques mauvais sujets que mes soldats châtie par mes ordres. " Carrier se rappelait son Plutarque, mais il l'exagéra. Sa façade crevait toujours de pléthore.

—Réjouissez-vous, citoyens ! s'écria-t-il ; le coup de tonnerre que vous venez d'entendre vous annonce l'extermination d'une horde de brigands. Trois cents Vendéens, faits prisonniers à Ancenis, expient sur la place du Département le crime d'avoir conspiré contre la République !

À ces cyniques paroles, les membres de la compagnie Marat répondirent par de sauvages acclamations. Mais les généraux républicains, ainsi que tous les officiers qui les entouraient, s'étaient levés fémmissants d'indignation et de colère.

—Nantais, s'écria Marceau, l'action dont ce malheureux ose se vanter est une infâme trahison ! Trois cents royalistes, en effet, ont déposé les armes à Ancenis, mais volontairement, mais avant le combat, et sur la foi d'une amnistie qui leur garantissait la vie sauve. Cette amnistie, savez-vous qui l'avait décrétée ? et signée de sa main.

Un long murmure étouffé par la terreur qu'excitaient les sanguinaires agents du proconsul, accueillit cette courageuse protestation.

Carrier était blême de fureur.

—Citoyens, proféra-t-il en frappant du poing le rebord de la chaire, citoyens, vous entendez, et je prends acte ! Les voilà donc, ces apôtres du modérantisme, ces Tartufes d'humanité, qui n'ont de pitié que pour les aristocrates ! Que l'on s'étonne maintenant qu'une misérable jacquerie ait coûté au pays tant de trésors, tant de larmes et tant de sang, lorsque ceux-là mêmes qui avaient mission de l'étouffer pactisent avec la contre-révolution et encouragent la révolte !

Ce n'était pas sans raison que Marceau avait évoqué les fantômes de Custine, de Quétineau et de Biron. La furieuse invective de Carrier avait toute la portée d'un réquisitoire. Dans un temps où le soupçon était érigé en vertu patriotique, des griefs beaucoup moins sérieux, des accusations bien moins justifiées pouvaient jeter les têtes les plus glorieuses sous le couteau. Marceau pourtant dédaigna de répondre à cette odieuse philippique. Il empêcha même Kléber de répliquer. Et tous deux, le front haut, la lèvre méprisante, se levèrent en envisageant le proconsul d'un air de défi ; puis ils sortirent de la cathédrale, suivis de leurs états-majors.

Inquiets de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, ne sachant ce qu'ils devaient espérer ou craindre de ces dissensions, les Nantais se hâtèrent de rentrer dans leurs maisons. Carrier lui-même, entouré des sacristains de Marat, se dirigea précipitamment vers Liquebourg. C'est dans un hôtel seigneurial de ce quartier qu'il avait établi sa résidence, pour se sou-